

Lena Klaus-Berger

Des nuits ecchymoses



Sommaire

Le dîner.....	7
Le silence des pianos.....	15
Chasse à l'âme.....	33
Vent sacré.....	41
L'épaule d'Orion.....	55
Métamorphose.....	63
Mots venus d'outre nulle part.....	81
Le soupir des sables.....	89
A pas de neige, à mots de loup.....	105
Le berbère.....	115
La lettre Africaine.....	129
Un clafoutis aux cerises.....	137
Le processus de nidification.....	151
Le cierge d'airain.....	167
L'herbe de Pâques.....	183
L'éphémère des bécassines.....	199
La simplicité de la verveine.....	215
Les lamentations du hibou.....	227

Tout serait plus simple si l'homme se contentait d'un corps vigoureux et d'un petit bout de pain. Hélas, il est plein d'obscurité, rançon de ses débordements. Alors, il cherche la lumière dans l'amour, celui qu'il vit, ou mieux, celui qu'il s'invente.

Des jours de soleil ou de brume le portent, des lettres d'amour le détruisent ou le ravissent, mais seules les nuits le révèlent à lui-même.

Mêlant récits et lettres, chaque histoire de ce livre ébauche en filigrane une nuit d'insomnie, une nuit de questionnement ou de souffrance, une nuit ecchymose. Elle appartient à l'imaginaire du lecteur qui reste le seul possesseur du trésor du temple...

Le dîner

EXTRAIT

Une carte accompagnait un bouquet de roses blanches.

« Pensiez-vous que j'aurais pris le risque de vous laisser m'oublier ? »

Il connaissait son avantage comparatif dans les circonstances délicates de notre rencontre où il réalisait sans doute avoir manqué de naturel et de spontanéité.

« Vous étiez si belle. », poursuivait la carte satinée. Encore un peu de mon temps, lors de notre prochaine rencontre à Paris... et nous cesserons d'être des étrangers, avait-il suggéré ce soir-là. Il avait aussi promis d'abaisser les défenses de son périmètre de réserve et assuré qu'il était plus facile de les franchir que je ne l'imaginai.

Car il avait su, à l'instant où il avait croisé mon regard, que nous avions beaucoup en commun : un développement personnel et une exigence, des goûts et des sensibilités, une quête enfin qu'il n'avait pas voulu relever sans paraître forcer le jeu.

Gautama avait tracé un cercle rouge sur le sol en disant : « Aussi loin que vous puissiez être l'un de l'autre, vous passerez au même instant dans le cercle rouge... »

« Croirez-vous encore que les mêmes mots puissent me servir plusieurs fois, pour d'autres, moins douces, moins belles ? », concluait la carte, déjà un peu froissée.

Cet homme était bien déroutant. J'aurais voulu pouvoir apaiser son agitation, comprendre ses contradictions et ses phrases inachevées. Comment aurais-je pu me détourner d'une telle plainte, même silencieuse ?

C'est vrai qu'il avait beau être ce qu'il était, je n'avais pas voulu faire trop d'efforts pour entretenir la conversation lors de ce dîner. Lui si, par principe, disait-il, par courtoisie. Ensuite, mais cela, il ne le disait pas, par orgueil, parce qu'il croyait avoir les moyens d'être brillant et qu'il n'en refusait pas les opportunités.

Aussi, avait-il été doublement déconcerté de rencontrer un mur de douceur. Sans doute parce qu'il avait eu l'impression de toucher une hostilité subtile, qu'il ne pensait pas mériter. Mais, peut-être davantage, parce qu'il ne voulait surtout pas passer pour l'imbécile, qu'il pensait ne pas être.

Je l'avais repoussé dans une réserve, dont il savait pourtant jouer dans des occasions choisies, quand elle pouvait être une marque de discrétion de bon ton ou une forme élaborée de désaccord. Mais là, désolé, avec moi, il n'avait pas su faire et l'homme d'envergure n'aimait pas cela.

Avait-il alors décidé que j'étais une tendre idiote, indigne de son intérêt ? Non. Il avait voulu écouter mes textes, étranges et troublants. Il avait su imaginer une femme blessée, tourmentée, engagée sur d'autres

terrains que les siens... Mais il aurait pu aussi regarder ailleurs.

Et pourtant, à la fin du dîner, il avait déjà compris que je serais sa femme, envers et contre tout. Nous aurions pu partager longuement ce que nous avions vécu, mieux nous connaître, sans toutefois risquer de faire resurgir par maladresse un contentieux récent pour lui. Mais nous n'avions su parler que des yeux et des mains. J'étais une artiste, il aimait la rhétorique.

Il devait être quelqu'un de rare... Je ne savais pas... pas encore.

Le soir même, avant les roses, il m'envoyait déjà un premier billet, des mots copiés quelque part, dans Mallarmé ou Valéry, il ne savait plus. Il y avait si longtemps qu'il ne lisait ou n'écrivait plus qu'utile.

Il ne voulait pas être un fâcheux, comme on disait au Grand Siècle, et il essayait de toutes ses forces de devenir un peu moins sombre, en sachant qu'une femme pensait très fort à lui, quelque part dans Paris. Il voulait m'écrire, trouver la façon d'enlever quelques masques.

« Pour Dante et Pétrarque, Eluard et Aragon, je voudrais éviter d'être muflé ou vulgaire. Vous êtes une très jolie femme, ce n'est pas original et encore moins discriminant. A chaque rêve sa créature. Alors ?

Corps souple et peau satinée, hanches étroites et jambes minces, seins ronds et ventre plat, parfum rare et goût de miel. Femme enfant ou femme fleur... si elle sait s'habiller, parler, plaire et recevoir, me rendre partout fier d'elle et de la montrer. Jean et soie sauvage, débardeur et robe du soir, charme cru et parure sage. Qu'elle soit aimante et douce, sans être

passive et résignée, à la fois prairie ouverte et prédatrice, captive et reine, magicienne et vestale. Voilà la mienne et vous lui ressemblez.

J'assume l'héritage d'une civilisation dionysienne, amour et gloire, lumière et sang, soleil et obscurité. Vous ne pouvez qu'être à moi, prendre sans retenue le plaisir que je vous donnerai, me donner sans réserve celui que je vous demanderai... Et, je ne crois pas que je comparerai jamais un profil et une grille. »

J'étais pour lui quelqu'un de rare... sans doute... il ne savait pas... pas encore.

Mais, face à l'homme d'Etat, j'allais avoir quelques faiblesses à me faire pardonner. Comment alors cesser ce jeu cruel ? Craignait-il tellement de me décevoir ? Il tenait à moi, mais il avait des exigences, et plus vingt ans. Il savait ce qu'il pouvait partager avec des créatures évaporées. Craignait-il alors que je le déçoive ?

Mais je tenais à lui... déjà.

Parce qu'il associait, aux séductions de l'exception et de la complexité, les qualités de corps et d'esprit, d'intelligence et de cœur, entretenues avec assez de détermination et de constance, pour ne pas être affublées de fausse modestie. Il savait qu'il pouvait me donner tout ce dont je pouvais rêver et sans doute plus encore. Parce que j'avais des exigences, et plus vingt ans, et que je savais aussi ce qu'une telle rencontre aurait pu avoir d'improbable, si elle n'avait été arrangée.

Je voulais cette nuit même qu'il cesse de se faire peur avec des inductions absurdes, en croyant que je n'apprécierais pas autant que lui les faveurs de son état. Comment pouvait-il imaginer que j'hésiterais un

seul instant entre une ascèse solitaire et un plaisir partagé ?

Il voulait que je cesse de ne pas paraître pressée d'être aimée vraiment, de jouer les duchesses ou les mannequins blasés. J'étais de toute façon de moins en moins sûre de moi, de mes anciennes intuitions lapidaires germées sur un coin de table.

Mais, je me méfiais quand même un peu, car sa désinvolture savait parfois être blessante.

Il aimait toucher les gens, poser sa main sur leur épaule. Et avait-il su dépasser ses derniers règlements de comptes amoureux ?

Je n'avais pas encore de réponse à tout cela et je n'étais pas sûre des résonances multiples de son cœur ou des vers de Virgile qu'il m'avait murmurés, mais je savais au moins une chose avec certitude : il était le Président de la République et, déjà, je l'aimais.

Le silence des pianos

EXTRAIT

Cet été là, tout me semblait vide et épuisant. Bouddha s'était bien contenté de lever une fleur pour se faire comprendre. Pourquoi n'aurais-je pas fait de même ?

Le temps se gaspillait.

Quelques années auparavant, au cours de mon vécu chaotique de journaliste, j'avais cru longtemps et à tort, que l'agitation de ma vie demeurerait en éternel conflit avec une certaine sérénité d'esprit. Et puis, le temps s'était égrainé et m'avait appris à les réconcilier.

J'avais eu un enfant, un petit devenu grand, un émule de jésuites, converti en soufi et en poète.

En cet après-midi de fin d'été, je le regardais tailler nos buissons de lavande d'une main sûre, accroupi sur ses talons, le dos offert au soleil. Pour lui, l'espace semblait toujours rempli de plénitude et de bribes de bonheur.

Il aimait Margarida, notre maison, son horizon de collines qui se déployait face aux larges terrasses, et surtout son silence peuplé d'oiseaux. Nous partagions le même amour.

Si je n'avais pas eu cet endroit où me réfugier pour peindre et écrire, j'aurais abandonné le Sud et ses

hordes de touristes depuis longtemps. Tôt le matin, peu après l'aurore, j'ouvrais les volets et appuyée au balcon encore humide, j'écoutais. Les oiseaux savaient si bien porter le silence dans leur salutation matinale qu'ils le rendaient unique.

Mon petit musicien aimait travailler la terre. Il déposait sur la terrasse des pots truffés de jeunes pousses qui croissaient dans le calme et la volupté. Très vite, elles enchantaient notre regard grâce à ses soins attentifs. Nous aimions tous deux les couleurs tendres et les parfums qui nous conduisaient subtilement à la plénitude des sens dans une sorte de perfection de l'âme. Nous réussissions encore à être, envers et contre tout, de modestes idéalistes.

En fait, la vie n'était devenue difficile entre nous que lorsque nous avons, presque simultanément, refusé d'écouter notre petite voix intérieure, celle qui depuis longtemps réussissait à faire chanter nos jours.

Avant, Dieu murmurait et plus rien ne pouvait nous troubler, un peu comme si un grand fleuve passait, silencieux, voluptueux. Mais nous étions devenus sourds et tout s'était compliqué entre la mère et le fils. Alors, à bout d'arguments, il était parti, ailleurs.

Néanmoins, malgré sa jeunesse, il avait eu le temps de m'apprendre que la paix est le fruit d'un dur combat et je me rendais compte avec désespoir que j'étais bien peu douée pour cela. Difficile pour moi de faire taire ce bavardage oiseux dans ma tête pour entendre l'écho de la vraie Parole. Une agitation perpétuelle m'éloignait sans cesse de l'essentiel.

Je le regardais glisser dans la maison de son pas tranquille et je sentais que pour lui, tout était neuf,

tout le temps, toujours, partout. L'enfant, devenu homme, était sage, avec un « je » qui se voulait plein de calme, de stabilité, d'harmonie. D'où cela lui venait-il ? Mystère. Son esprit et son corps étaient jeunes, mais comme au-delà du temps. Dieu et la musique remplissaient tout son univers.

L'été, après avoir terminé son travail au jardin, il aimait préparer notre déjeuner. L'air était généralement brûlant à cette heure de la journée, et la tendresse m'envahissait en imaginant ses longues mains de pianiste rafraîchir les fruits et trancher le pain dans notre vieille cuisine.

L'hiver, nous partions, souvent très tôt le matin, vers Saint Jean, avec un plaisir toujours renouvelé, pour longer la mer dans la pinède du Cap-Ferrat. Nous aimions les bruissements lents, doux et sensuels de la mer, jetée sur des plages en désordre, ébouriffées par le vent, maquillées de débris de branches et d'algues mortes. Nous entendions, dans ce bruissement des vagues, comme une respiration, un souffle magique venu du fond des temps, une sorte de mélodie orchestrée à mille mains par le grand Tout. Tant de constance dans la subtilité nous fermait alors au reste du monde.

L'odeur d'iode était très prononcée le matin et s'accentuait selon les vents. Les bruissements de la mer sautillaient par-dessus les murs des villas qui bordaient le chemin vers la pinède. Nous avions des aperçus de volets pastel, de buissons suspendus gorgés d'oranges, de citrons ou de mandarines. Il y avait des villas enrobées de rose et de tendre, presque aussi belles que Marguarida la sauvage. Quand je passais devant celle baptisée « villa Mona », je me

demandais invariablement quel genre de femme avait bien pu l'inspirer.

Et puis, au détour du chemin, une échappée de lumière éclatait au-dessus de ces quelques cailloux qui auraient tenu dans la main de Dieu, ceux d'une anse protégée du vent qui, à chaque fois, me faisait retomber amoureuse de ce coin de terre.

La pinède en hiver avait d'autres parfums, plus profonds, plus puissants que ceux dégagés dans la fournaise de l'été, presque une odeur de terroir car, en mai, c'était le jasmin qui fleurissait dans les buissons face à la mer et l'odeur des figuiers qui sublimait les sens.

Mais, après la volée d'escaliers vers la Madone, la douce mélodie de la mer se muait en symphonie, un peu comme si Debussy était devenu Wagner. Le chemin longeait alors des rochers blonds, parfois noirs, tout en pointes d'abandon à la mer et où les promeneurs se posaient pour apprivoiser le soleil. Toutefois, nos âmes n'aimaient pas ces bruits amplifiés, ces roulements de la mer qui perturbaient notre esprit. Nous la préférons douce et sereine. Plus loin, enfin, les rochers s'enrobaient de miel et puis tout s'éteignait. Le sentier basculait dans l'ombre. Il ne nous restait plus que la symphonie.

Durant ces années passées à Margarida, chacun de nous avait vécu pleinement ce qui le portait, cette vérité profonde qui éclairait nos âmes chaque matin et s'éteignait avec la nuit. Par ses rituels, mon fils perpétuait sa vérité. Le soir, quand il laissait se consumer l'encens pendant sa prière, je l'entendais répéter à voix basse : « Que la paix règne dans ces murs, la prospérité dans cette demeure ».